

DANS LA MÊME COLLECTION

Alain Bellet, FAUSSE COMMUNE

Maïté Bernard, NÎMES – SANTIAGO

Antoine Blocier, TEMPLIERS.COM

Philippe Breton, CRIME PARIÉTAL

Jack Chaboud, LE TRONC DE LA VEUVE

François Darnaudet, L'OR DU CATALAN

Laurent Martin, OR NOIR PEUR BLANCHE

Gilda Piersanti, L'INCONNU DU PARIS-ROME

Maïté Pinero, LA MORT DU PETIT POUCKET (Baleine)

Gérard Streiff, LES CAVES DE LA GOUTTE D'OR (Baleine)

NOËL SIMSOLO

**DISPARU
EN MAI 68**

POLARCHIVES



LE PASSAGE

Collection dirigée par Gérard Streiff

à Mathieu Amalric

Couverture : Julien Levy
Photographie de couverture D. R.

© Le Passage Paris-New York Editions, 2004

« Frapper un manifestant tombé à terre, c'est se frapper soi-même en apparaissant sous un jour qui atteint toute la fonction policière. »

Lettre du 29 mai 1968 envoyée aux gardiens de la paix par le préfet de police de Paris Maurice Grimaud

– Couvrez-vous bien, insista madame Clavon en regardant Auguste Brodier lacer ses lourds brodequins.

La jeune femme de ménage ne pouvait pas s'empêcher d'avoir ces réactions toutes maternelles envers son employeur. Elle lui conseillait aussi d'arrêter de fumer, de diminuer ses doses d'apéritif quotidiennes et de manger moins de viande rouge. Le vieil homme ne l'écoutait pas. Il n'avait aucune envie d'abandonner ses mauvaises habitudes. À soixante-quinze ans, veuf et sans enfant, l'existence ne lui semblait encore supportable que par ces petits excès.

Dehors, la pluie tombait du ciel gris de cendre. Un vent glacial soufflait sur la ville portuaire. L'automne avait commencé dans les tempêtes et le froid.

Malgré le mauvais temps, Auguste ne renonçait jamais à sa promenade.

Chaque matin, il montait au sommet de la falaise pour contempler la mer en regrettant de n'avoir pas eu le courage de suivre sa vocation de marin.

Ce rite durait depuis sa prise de retraite anticipée en 1973.

Madame Clavon sortit l'aspirateur du placard.

– Je vous fais une brandade de morue pour ce midi, dit-elle avec un sourire plein de compassion.

Il la remercia d'un signe de tête, quitta sa maison de la rue Jacques Morin, alla d'abord au bistrot de la place Gaston Criel, y but un Pernod en silence, alluma une

Gauloise sans filtre, la fuma en feuilletant l'exemplaire du journal local posé sur le comptoir, puis renouvela sa consommation.

L'oisiveté l'enlisait.

Après la mort de son épouse, il était devenu triste et sans désir, cessant de se rendre aux réunions annuelles de l'amicale de ses anciens collègues à Paris et rompant avec sa belle maîtresse antillaise de Calais.

Ses voisins respectaient sa solitude et le plaignaient derrière son dos.

Mais Brodier leur parlait à peine.

Il échangeait juste quelques paroles polies avec le boucher, la boulangère et les caissières de la grande surface commerciale à l'entrée de la ville.

On ne lui connaissait pas d'amis.

Personne ne venait le voir.

La pluie tombait toujours aussi fort. De grosses gouttes d'eau s'écrasaient sur les vitres du café. Installée à une table du fond de la salle, une femme jouait au rapido en buvant de la bière. Quatre marins silencieux disputaient une partie de cartes à côté d'elle. Les bulletins d'informations de *LCI* se succédaient sur le téléviseur dont le son était réduit au minimum.

Brodier souleva sa haute carcasse maigre, reboutonna lentement son caban et quitta le café sans remarquer qu'un individu en gabardine verte se mettait dans son sillage.

Il gravit les marches de pierre qui conduisaient aux remparts, traversa les bâtiments abandonnés autour de la voie de chemin de fer désaffectée, emprunta un sentier boueux longeant la conserverie toujours en activité, dépassa les entrepôts du port de pêche et grimpa en haut de la falaise dont la pente rocheuse glissait en diagonale irrégulière vers la mer.

Tout en bas, le vent du large donnait de la violence aux vagues. Ce spectacle de cataclysme n'impressionnait pas le vieil homme. Il le contemplait dans une concentration crispée. Aucune image du passé n'émergeait de sa mémoire. C'était justement ça qu'il cherchait dans ses promenades matinales. Un présent figé face aux éléments déchaînés, une sorte d'apnée où les regrets, les bons ou mauvais souvenirs, les rancœurs et les joies s'effaçaient dans une béatitude abrutissante.

Le type à l'imperméable kaki s'approcha de lui.

– Brodier, dit-il en posant sa main droite sur l'épaule du retraité.

Auguste tourna la tête et dévisagea celui qui le dérangeait ainsi.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Son interlocuteur l'emprisonna dans ses bras et l'entraîna dans le vide.

Leurs corps rebondirent plusieurs fois avant de se disloquer sur un large bloc de granit qui formait une plate-forme à mi-chemin de l'eau en tumulte.

2.

La pluie tombait sur Paris. Chloé ne s'en rendait pas compte. Elle relisait son article sur Jules Noutour, le brigadier de la police municipale de Lille qui avait publié *La Voix du Nord* pendant l'occupation allemande en la dénommant « organe de la Résistance de la Flandre française ». Membre du parti socialiste, il en fit un des noyaux essentiels du combat clandestin contre le régime de Vichy. Cette pige lui avait été commandée par la revue *Prométhée*.

La jeune historienne n'était pas satisfaite de son travail. Elle aurait voulu avoir davantage de place pour évoquer les autres personnes liées à cette aventure. Comme Natalis Dumez, ancien maire de Bailleul, Georges Vankemmel, pharmacien d'Armentières, Albert van Wolput, représentant en machines-outils, très proche d'Auguste Laurent. Mais il lui fallait livrer son texte avant dix-huit heures afin qu'il puisse figurer dans le dossier sur la presse résistante de 1940 à 1944 qui était l'essentiel du numéro de novembre.

Elle éjecta la disquette de l'ordinateur, éteignit la machine, puis couvrit sa chevelure rousse d'une casquette, enfila un imperméable et quitta l'appartement.

Une grande morosité l'habitait. La solitude lui pesait moins que l'insistance d'un amant à vouloir s'imposer dans sa vie. Il débarquait chez elle à l'improviste, lui envoyait des lettres enflammées, laissait de longs

messages sur son répondeur téléphonique et la harcelait à chaque fois qu'elle mettait le nez dehors.

Chloé lui avait pourtant signifié son refus d'entretenir une liaison avec lui. En vain. Jérémie s'accrochait à elle en menaçant de se suicider.

Il était là. Rue des Archives. Trempé de pluie et affichant un regard triste.

– Tu ne m'as pas ouvert, hurla l'amoureux transi en lui empoignant le bras.

En effet, elle l'avait identifié par le mouchard et avait gardé porte close.

– Fous-moi la paix.

– J'ai envie de toi.

– Alors, fais de beaux rêves.

Elle se dégagea d'un geste brusque et fila vers le métro Temple.

Ce n'était pas la première fois que Chloé subissait l'insistance d'un homme auquel elle avait cédé à la fin d'une nuit de fête. Sauf que ce coup-ci le type jouait la grande scène de l'amour fou et ne lui laissait pas de répit. L'erreur principale avait été de l'emmener chez elle.

Comme il la suivait le long de la mairie du troisième arrondissement, la jeune femme perdit patience et lui envoya un coup de genou dans les parties, puis une ou deux gifles au visage. La surprise fut plus forte que la douleur. Le type se plia en deux et pleura de désespoir.

Agacée, l'historienne le renversa par terre.

– Si je te vois encore, tu te retrouveras à l'hosto.

Et elle continua son chemin en espérant que la leçon serait suffisante.

L'imbécile renonça à la suivre.

Assise dans le métro, Chloé retrouva progressivement son calme et observa les autres voyageurs. Des lycéennes

se disputaient à propos de Marilyn Manson. De jeunes cadres traçaient leur plan de carrière avec une prétention affligeante. Deux gamins échangeaient des jeux vidéo. Une femme aux cheveux mal décolorés se pâmail en gloussant à la lecture de *Voici*. Trois Serbes parlaient assez fort dans leur langue. Un grand Noir au crâne rasé hochait la tête en osmose avec la musique qu'il écoutait sur son walkman.

Le reste des gens lisait les journaux gratuits ou faisait des mots croisés.

À la station suivante, un violoniste monta dans la rame et assassina quelques mélodies avant de demander l'au-mône, puis ce furent d'autres professionnels de la manche qui se succédèrent tout le long du trajet, se lamentant mécaniquement sur leur sort ou frisant l'agression en tendant la main. Chloé les connaissait tous de vue. Ils écumaient la ligne qui la conduisait aux locaux de la revue *Prométhée*.

Depuis trois mois, la jeune femme avait rompu avec l'homme qu'elle aimait. Une décision uniquement dictée par la peur d'être prisonnière de ses sentiments. Cela l'avait conduite à se plonger dans une solitude peu satisfaisante, compensée par de brèves liaisons ou des aventures sans lendemain dont elle payait parfois les conséquences en subissant le harcèlement de ses amants d'une nuit.

À *Prométhée*, le bouclage du numéro produisait une agitation nerveuse qui contrastait avec le calme habituel des locaux. Le maquettiste hésitait encore sur le choix de la couverture. Son rédacteur en chef corrigeait les épreuves.

Après avoir remis la disquette de son texte, l'historienne fuma une cigarette en compagnie d'Olivier Carbon, un vieux photographe qui prêtait généreusement certains de ses clichés à la revue et draguait par principe

toutes les femmes qu'il rencontrait. Chloé le savait inoffensif. Elle s'amusait de le voir jouer encore les séducteurs, mais le respectait aussi pour sa qualité de grand témoin de l'Histoire et aimait à écouter ses monologues sur les événements passés.

Il lui avait aussi gentiment offert un original de sa collection où l'on voyait l'arrestation de collaborateurs par les FFI rescapés du Vercors.

– Vous me semblez contrariée, lui dit le vieillard. Chagrin d'amour?

– Pas du tout. Souci de travail.

– Votre thèse avance?

– Plus ou moins.

– L'occupation allemande est un sujet passionnant. Mais bourré de pièges. La France a trop honte de son passé. Ce qui explique sans doute sa très mauvaise mémoire collective et ce culte abusif des héros disparus avant la Libération.

Le vieillard n'en dit pas plus.

Chloé lui adressa un sourire et quitta la revue.

Revenue dans son quartier, elle acheta la presse vespérale au kiosque de la place de la République, puis décida de dîner dehors. L'envie d'un couscous l'amena rue de Bretagne. Il y avait peu de monde chez Omar. Elle y entra, commanda un Royal et parcourut les journaux. La lecture d'un fait-divers retint son attention à cause du nom de la victime : Auguste Brodier, fils de Paul Brodier.

Quelques semaines plus tôt, elle avait écrit à cet homme pour qu'il lui parle de son père, collaborateur notoire sous l'occupation et fusillé à la Libération. Sa lettre était restée sans réponse. Elle en avait envoyé une seconde qui expliquait la raison de sa demande et

signalait ses recherches sur cette période de l'histoire, mais le fils de Paul Brodier ignora sa relance.

Maintenant, il était mort. Assassiné par un homme qui avait choisi de périr en le tuant. Un témoin relatait la scène et affirmait que ce n'était pas un accident. Le nommé Alain Malangeaux s'était approché de Brodier et l'avait précipité avec lui du haut d'une falaise. Les deux hommes n'avaient pas survécu à la chute.

Elle dévora le couscous et fila gare du Nord pour y acheter les quotidiens de la région où l'étrange drame s'était déroulé. Les journalistes locaux y donnaient un portrait d'Auguste mais n'évoquaient en rien la figure de son père. Quant à Alain Malangeaux, c'était un individu sans casier judiciaire. Bouquiniste sur un quai de Paris. Trente-six ans. Célibataire. Aucun lien ne semblait le rattacher à la victime.

Le commissaire Jean Schneider était chargé de l'enquête. Dans un entretien accordé à *La Voix du Nord*, le policier s'interrogeait sur les raisons de ce crime. Acte de folie. Vengeance. Querelle. Jalousie. Affaire de mœurs. Les hommes de sa brigade fouillaient dans le passé des acteurs de ce suicide meurtrier avec l'espoir d'en découvrir le motif.

Chloé regagna son domicile et trouva un mot de Jérémie punaisé à sa porte.

*Tes coups étaient des caresses.
Je t'aime.*

Elle arracha la feuille de papier, pénétra dans l'appartement et Arsène vint aussitôt l'accueillir. Il avait faim. Sa maîtresse ouvrit une boîte de nourriture pour chat, en renversa le contenu dans une assiette creuse, la déposa

sur le sol de l'entrée, se versa un grand verre de vodka à l'herbe de bison, la savoura en contemplant les toits couverts de pluie et alluma une cigarette.

Chaque fois que l'historienne terminait un article important, la mélancolie prenait possession d'elle. Il lui devenait alors impossible de travailler à sa thèse ou de sortir pour se distraire. Rien ne lui semblait intéressant. Mais ce soir-là, le curieux fait-divers qu'elle venait de lire l'intriguait au plus haut point.

Elle alla dans son bureau, prit la chemise contenant la fiche sur le père de la victime et relut ses notes.

BRODIER, Paul, Clément, Raymond.

Né le 13 janvier 1893 à Roubaix (Nord).

Fils unique de Clément Brodier (contremaître en chef dans une usine de filature à Croix) et de Raymonde Van Daele, sans profession.

Scolarité à l'école communale, puis études secondaires chez les jésuites.

Sous-officier pendant la Première Guerre mondiale.

Blessé au front en 1916.

Décoré de la croix de guerre.

Après l'armistice, quitte le Nord et travaille comme clerc de notaire à Clermont-Ferrand.

Se marie en 1925 avec Alexandrine Mouchoux, propriétaire d'immeubles en Auvergne.

Naissance d'Auguste le 27 juillet 1929.

Pas d'autres enfants.

Adhère à L'Action française en 1930, dont son beau-père Jules Mouchoux est membre influent dans le département.

Quitte cette organisation après les événements de février 1934 et s'éloigne de la politique.

Neutralité totale au moment du Front populaire.

Exempté de service militaire en 1939.

En 1940, il devient un ardent pétainiste et entre aux amitiés franco-allemandes.

Proche de la milice, il dénonce plusieurs Juifs de la région, ainsi que des personnes qu'il soupçonne d'être maquisards.

Reçoit la francisque en 1942 et se montre alors un très brillant orateur dans les meetings organisés pour encourager la collaboration.

Espère un moment participer au gouvernement de Vichy, mais n'obtient que peu d'appuis pour sa candidature.

Publie alors des pamphlets antisémites et des articles où il attaque les francs-maçons.

Fusillé par les FFI à la Libération, il meurt en criant :
« Vive Pétain ! »

Chloé comprenait mal les raisons de l'engagement politique de cet homme qui avait obstinément refusé de s'enfuir en Espagne quand le régime s'effondrait.

La suite de ses notes était plus vague.

La veuve de Brodier mourut d'un cancer l'année suivante.

Quand à son fils Auguste, il avait déserté le domicile familial à quatorze ans pour rejoindre la Résistance, s'était engagé dans l'armée en 1945, avait combattu en Indochine comme en Algérie et avait ensuite intégré le corps des C.R.S. en 1964.

Depuis sa retraite, il vivait dans une petite ville près de la mer du Nord.

L'historienne n'avait pas été trop étonnée de son refus d'évoquer son père. Elle essayait souvent cette réac-

tion de la part des enfants de collaborateurs. Ils n'aimaient pas qu'on leur rappelle tout ça.

La pluie avait cessé. Un silence inhabituel régnait dans l'immeuble. Chloé rangea le dossier Brodier, s'installa devant le téléviseur, but une seconde vodka, zappa les films passant sur le câble et alla se coucher.

Le téléphone sonna.

Elle ne décrocha pas le récepteur et entendit Jérémie lui parler d'amour le temps de l'enregistrement sur le répondeur automatique.

La voix pleine de larmes du casse-pieds l'endormit.